

À LA UNE



MONTAGE ISTOCK/GETTY IMAGES

DE PLUS EN PLUS DE TRAVAILLEURS ÂGÉS DEVIENNENT DE JEUNES ENTREPRENEURS

Virés à 50 ans, ils ont créé leur propre boîte

Il n'est jamais trop tard pour entreprendre : le nombre de nouveaux indépendants âgés de plus de 50 ans a bondi de 29 % sur ces cinq dernières années. Parfois faute de mieux. Mais souvent pour concrétiser un vieux rêve ou, tout simplement, pour mieux maîtriser les dernières années de sa carrière professionnelle.

CHRISTOPHE DE CAEVEL

Intérim de quelques jours, prestations via la SMart, stages plus ou moins rémunérés, etc.: l'entrée des jeunes sur le marché du travail est devenue souvent bien chaotique.

Ce chaos tend désormais à se reproduire à l'autre bout de la carrière professionnelle car les entreprises se séparent de leurs travailleurs âgés et le recul de l'âge légal de la pension risque d'accroître le mouvement. La Belgique a pu le constater ces derniers temps avec les plans de départ chez Axa et ING notamment.

Au lieu de céder au découragement, certains rebondissent en créant leur propre entreprise. Ils sont de plus en plus nombreux à adopter cette posture offensive: en cinq ans, le nombre d'indépendants qui se lancent à plus de 50 ans a augmenté de 29%, selon les statistiques de l'Inasti. C'est 10 points de plus que la progression totale sur la même période. Les 50+ représentent désormais 14,3% du total des nouveaux indépendants. «Nous recevons effectivement de plus en

plus de travailleurs âgés et avec un âge d'ailleurs de plus en plus avancé, explique Florence Herman, conseillère chez Azimut, l'une des 12 structures d'accompagnement à l'autocréation d'emploi (SAACE) agréées en Wallonie. Au début, nous n'avions quasiment personne de plus de 45 ans. Aujourd'hui, il n'est pas rare d'accompagner des gens dans la soixantaine.»

La voie la plus classique est alors de s'appuyer sur son réseau professionnel et l'expertise accumulée au cours de sa carrière pour devenir consultant. Mais certains en profitent pour prendre un virage à 180° et réaliser ce fameux rêve d'enfant qui trottait toujours dans un coin de leur tête. «Oui, cela arrive, mais c'est beaucoup plus rare», nuance Florence Herman. Elle a par exemple accompagné un ancien cadre d'un secrétariat social qui s'est installé comme... plafonneur et qui est, dit-elle, «très heureux». «Nous sommes des catalyseurs, pas des porteurs d'affaires, enchaîne Marine Troisfontaines, directrice de Job'In, une autre ➤

À LA UNE

SAACE. La personne doit développer son propre projet à partir de ses ressources et de ses idées. Notre job, c'est de les amener à se poser les bonnes questions, pas à monter le projet à leur place.»

Entre abattement et excitation

Le public qui arrive dans ces structures est traversé par des attitudes contradictoires. D'une part, la personne doit se remettre du coup sur la tête que représente le licenciement. «Quand l'employeur chez qui vous avez presté 20 ou 30 ans vous dit qu'il n'a plus besoin de vous, que vous êtes trop vieille, on peut se sentir complètement fini, confie Gisèle Maréchal, qui a vécu cette expérience et est désormais coach en reconversion chez 4T agency (lire l'encadré «Un package de départ, ce n'est pas un cadeau»). Il faut réussir à fermer la porte de l'entreprise, à dépasser ses émotions, voire sa colère, pour aborder la suite sereinement.» «Un licenciement, ce n'est jamais anodin, précise Marine Troisfontaines. Il faut l'ava-

ler pour pouvoir transformer ce coup du sort en opportunité. Les personnes qui étaient déjà des moteurs dans leur entreprise, des porteurs de projets, rebondiront souvent plus facilement.»

A côté de cet abattement, il y a, d'autre part, une forme d'excitation face à un défi tout nouveau. On connaît le métier, on voit les opportunités, on a le cas échéant un peu d'épargne ou un revenu garanti de son ex-employeur. Bref, on veut foncer. «C'est le grand danger, insiste Florence Herman. En partant dans la précipitation, vous n'avez qu'une seule garantie: vous allez foncer dans le mur.» «Vous venez d'une entreprise avec son service informatique, son service marketing, son service communication et vous vous retrouvez seul, ajoute Clarisse Ramakers, directrice du service d'études de l'UCM. Même si vous connaissez très bien votre métier, il faut savoir gérer tout cela.» La maturation des projets entrepreneuriaux prend facilement une bonne année, en tout cas si le concepteur veut en vivre

correctement. «On ne se lance jamais trop tard, assure Marine Troisfontaines. Il faut prendre le temps d'affiner son projet et de l'asseoir sur du solide.»

La crainte de manquer d'argent

Pour se lancer efficacement, il faut donc un bon projet bien entendu et une certaine sérénité. Y compris financière. «Tant que l'on a peur de manquer d'argent, on n'est pas en capacité de regarder l'avenir de façon positive, déclare Gisèle Maréchal. Les 50+ ont peut-être payé leur maison ou n'ont plus d'enfants aux études, c'est alors le moment de refaire ses comptes et de voir ce dont on a réellement besoin.» Tous les accompagnateurs insistent aussi sur le soutien de l'entourage: sans l'appui, ne serait-ce que moral, de la famille et des amis, la plupart de ces rebonds sont voués à l'échec.

Gisèle Maréchal plaide pour le co-entrepreneuriat, afin de contourner l'écueil de la solitude. Après avoir travaillé en équipe pendant 20 ou 30 ans, il

DIDIER PUTTEMANS

« JE N'AVAIS JAMAIS ENTENDU PARLER DE 'BUSINESS PLAN' »

Didier Puttemans aime travailler le bois. Pendant 27 ans, il l'a fait avec des personnes handicapées dans un centre d'accueil spécialisé. «J'y étais arrivé pour faire mon service civil, je croyais y rester seulement un an et demi», sourit-il. Le job est enthousiasmant mais aussi très prenant. Au point que Didier Puttemans glisse vers le burn-out et finit par perdre son emploi.

Comment rebondir? Les portes ne s'ouvrent pas pour un ébéniste de 50 ans, sans expérience des machines à commandes numériques, ni même de la vie en atelier. Mais il y avait ce petit plus, cette formation de luthier que ce passionné de guitare avait suivi le samedi pendant... 17 ans. «J'avais toujours rêvé de fabriquer mes propres guitares, c'était peut-être le moment d'y aller», dit Didier Puttemans. Avec l'aide du service régional 1819 et de la coopérative d'activités Backstage (Schaerbeek), il échafaude lentement son projet. «Je n'avais pas spécialement de fibre entrepreneuriale ou commerciale,



explique-t-il. Je n'avais par exemple jamais entendu parler de *business plan*. Une sorte de transformation mentale doit s'opérer. Aujourd'hui, être indépendant, ça me plaît.» Lui qui connaissait à peine les ordinateurs, le voilà maintenant occupé à la construction d'un site internet et à la préparation de flyers promotionnels. Les discussions avec les structures d'accompagnement l'ont aidé à calibrer ses ambitions. Des magnifiques guitares artisanales, il en vendra quelques-unes (2.000 à 5.000 euros l'instrument en

moyenne, on n'achète pas cela tous les jours). Pour vivre de son activité, il doit compléter avec la réparation et l'entretien de guitares, basses, mandolines et autres ukulélés. Il a pris des contacts en ce sens avec des écoles de musique bruxelloises. «Je dois garder du temps pour fabriquer mes guitares, c'est cela mon but, conclut Didier Puttemans. Je suis convaincu qu'à côté des instruments d'usine, il existe une place pour les artisans sérieux. Il y a moyen de s'affirmer en misant sur la qualité.» ©

n'est en effet pas simple de se retrouver sans le moindre collègue. Les espaces de coworking constituent aussi une précieuse carte pour le néo-entrepreneur de plus de 50 ans. «L'entrepreneuriat favorise les liens intergénérationnels, constate Florence Herman. Ils ne se regardent pas comme des plus jeunes et des plus vieux, mais comme des gens qui lancent leur boîte, ils coopèrent, ils se filent des tuyaux, échangent des bonnes pratiques...»

Une carrière qui atterrit en douceur

Toutes les histoires sont individuelles. Mais elles ont des traits communs. Nos entrepreneurs âgés ont le plus souvent une envie de ralentir le rythme et de fonctionner plus à l'envie qu'à la stricte rentabilité. Ils aménagent en quelque sorte l'atterrissage en douceur de leur carrière professionnelle, à une période où les besoins financiers sont un peu moins aigus. Cet atterrissage est facilité

par les divers plans de restructuration, avec leurs guichets de départ pour les 50 ou 55+. Ces plans bénéficient du soutien fiscal de l'Etat. Peut-être les prochains gouvernements devront-ils réfléchir à d'autres formes de soutien, en dehors des plans de restructuration, car la question

Les espaces de coworking constituent aussi une précieuse carte pour le néo-entrepreneur de plus de 50 ans.

de l'emploi des travailleurs âgés ne devrait pas perdre en acuité dans le futur...

«Tous les projets entrepreneuriaux n'aboutissent pas et cela fait partie de notre métier de conscientiser correctement les personnes, précise Marine Troisfontaines. Même s'il ne débouche pas sur la création d'une entreprise, le parcours améliore l'employabilité de la personne. Elle s'est remobilisée, s'est for-

mée, a bien évalué ses forces et faiblesses. Mais, évidemment, pour nous, la plus belle récompense, c'est quand nous voyons la lumière dans les yeux de celles et ceux qui se sentent prêts à lancer leur projet.»

Ces entreprises «tardives» ne fonctionnent pas tout à fait comme les autres. Les gestionnaires ont appris à prendre un peu de recul. «Ils sont porteurs de solutions, estime Florence Herman. Ils ont vu plein de choses dysfonctionner dans les entreprises et essaient de ne pas les reproduire.» Cela va de la lenteur et des process inhérents aux grosses structures, jusqu'au manque de reconnaissance du travail fourni plusieurs fois évoqué dans nos témoignages. «La volonté de ces entrepreneurs âgés de tester l'intelligence collective et de mettre en avant le respect des collaborateurs est saisissante, conclut la conseillère d'Azimut. Une des personnes que j'accompagnais m'a dit un jour 'Nous sommes les entrepreneurs de demain'. Je pense qu'elle a raison.» ©

GISÈLE MARÉCHAL

«UN PACKAGE DE DÉPART, CE N'EST PAS UN CADEAU»

«C e n'est pas à 57 ans que j'allais commencer à aller travailler avec des pieds de plomb.» Quand sa fonction a disparu de l'organigramme, que les reclassements ne l'enthousiasmaient guère et qu'en plus l'entreprise offrait un package de départ aux 55+, Gisèle Maréchal a décidé de clore le chapitre Solvay où elle avait passé 25 ans. «Un package de départ, ce n'est pas un cadeau, insiste-t-elle. Etre lâchée quand on est encore en pleine possession de ses moyens, c'est dur. Il faut pouvoir trouver son utilité dans la société pour rebondir, pour que ce départ devienne réellement une opportunité.» Elle a laissé mûrir sa réflexion pendant une petite année. Gisèle Maréchal avait déjà changé de fonction au cours de sa carrière. Docteur en chimie, elle avait logiquement travaillé dans les labora-

toires de Solvay avant de devenir responsable du changement au sein de l'entreprise. «Cela me tenait à cœur de faire partager le bout de chemin que j'avais

fait», confie-t-elle. Elle sera donc coach et accompagnera la reconversion des autres. «Une question inattendue est alors survenue, poursuit-elle. Quand on a travaillé en équipe pendant 30 ans, est-il opportun de se lancer seule?». Via Azimut, elle découvre le co-entrepreneuriat et en fera sa nouvelle vocation. Gisèle Maréchal est parmi les co-créateurs de 4T Agency, une structure d'accompagnement du changement en entreprise, en particulier avec la digitalisation. «Plusieurs personnes qui sont passées par les services de notre agence ont ensuite co-créé leur entreprise», se réjouit celle qui se définit désormais comme «alchimiste d'entreprise». Co-entreprendre avec des plus jeunes lui a permis entre autres de ralentir un peu le rythme - ce qu'elle visait à l'approche de la soixantaine - tout en restant bien active et utile. «Je postule de temps en temps pour m'amuser, conclut-elle en souriant. Chaque fois, on me trouve 'trop senior' ou 'trop compétente'...» ©



À LA UNE

ANDRÉ DAVID

« JE N'ALLAIS PAS RESTER CHEZ MOI À ATTENDRE MES 65 ANS ! »

A croire que l'expression « concours de circonstances » a été inventée pour lui. L'élément déclencheur n'est pas joyeux : la restructuration de Caterpillar (2013) place André David, ingénieur mécanicien et 31 ans de boutique (y compris dans des postes d'encadrement à l'étranger), sur la touche. « Je n'allais pas rester chez moi à attendre jusqu'à mes 65 ans ! », lâche celui qui avait alors 59 ans. Il est prêt à bifurquer. Mais pour aller où ? Le début de réponse viendra de l'invitation d'un ancien collègue reconverti dans le coaching et qui avait besoin, pour une formation,



PG

d'élaborer un *business plan*. « J'avais toujours été passionné par la hauteur, j'avais fait beaucoup de montagnes et d'escalade, raconte André David. Nous avons donc imaginé le lancement d'une société d'élagage. Et je me suis pris au jeu. » C'était la deuxième « circonstance » et le créneau d'activité était

trouvé. Il fallait maintenant façonner la structure. Et là, troisième « circonstance » : cet ex-collègue avait parmi ses clients une personne qui développait une activité basée sur la hauteur (installation de points d'ancrage, sécurisation des accès aux toitures, etc.). Les deux hommes se sont associés et ont ouvert un point de vente de matériels spécifiques aux travaux en hauteur. De là, ils ont pris le pari d'effectuer aussi des chantiers eux-mêmes, tout en nouant des partenariats avec des sociétés de cordistes. « Je suis comme un ado un peu fou, sourit André David. Réaliser ce dont on a envie, ça fait un bien fou, ça apporte beaucoup d'apaisement. »

Son âge pouvait être un handicap dans le monde de l'entreprise. Là, il est plutôt perçu par le client comme un gage de confiance. « J'ai beaucoup appris chez Caterpillar mais, là, je suis heureux de travailler à mon compte et de pouvoir mettre en avant des valeurs plus humaines, dit-il. Les remerciements des gens chez qui vous intervenez, ça, c'est quelque chose. J'ai opté pour un métier qui n'avait rien à voir avec mon passé professionnel. Tant que ça va physiquement, je poursuivrai pour essayer de faire grandir la société. » ©

FATIMA EL GHEMARY A 52 ANS, ELLE DEVIENT SAGE-FEMME INDÉPENDANTE



PG

Depuis toujours, ça me travaillait de m'installer comme indépendante. » Le chemin fut cependant long pour Fatima El Ghemary. Elle a travaillé pendant 19 ans comme sage-femme dans des hôpitaux liégeois et a même occupé une fonction de cheffe de service, avant de voir la porte du salariat se refermer. Impossible pour elle d'obtenir un aménagement d'horaire pour raisons familiales et les employeurs ne se bouscuaient pas pour engager une femme de plus de 40 ans...

Fatima El Ghemary aurait pu sombrer. Elle a heureusement pu rebondir avec des formations et l'accompagnement de Job'i grâce auquel elle vient de se lancer à 52 ans, comme sage-femme indépendante. « Je suis heureuse d'être à mon compte, dit-elle. Je fais plus qu'un temps partiel mais je peux organiser mes tournées de soins en fonction de ma vie de famille. » Elle ne fait pas d'accouchement à domicile mais « accompagne » les mamans avant et après l'accouchement, je peux vraiment donner des conseils adaptés, conclut Fatima El Ghemary. Je ne travaille plus en uniforme, je ne suis plus en blanc. Ça crée une toute autre relation avec les mamans. » ©

« CHANGER DE VIE PERTURBE LA ZONE DE CONFORT DE L'ENTOURAGE »

Lancer sa boîte à 50 ans, c'est changer de vie. Une telle chose ne se fait pas en un claquement de doigts. L'analyse de Philippe Gabilliet, qui vient de publier « L'art de changer de vie en 5 leçons ».

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE DE CAEVEL

Pour entreprendre, il faut certainement de l'optimisme, de la chance et de l'audace. Trois termes dont Philippe Gabilliet, professeur de psychologie et de développement personnel à ESCP Europe (Paris), a dressé « l'éloge » dans trois ouvrages successifs.

TRENDS-TENDANCES. L'une de vos leçons pour changer de vie est de le faire « pour de bonnes raisons ». Un licenciement peut-il malgré tout être une bonne occasion de tenter de faire « ce dont on rêvait depuis longtemps » ?

PHILIPPE GABILLIET. Qu'est-ce qu'une bonne décision ? Cela peut être une décision que nous prenons et que nous ferons tout pour rendre bonne. Mais cela peut aussi être une décision qui s'impose à nous, par exemple un licenciement, que nous nous réapproprions pour qu'elle devienne une bonne décision. Il y a des carrefours de vie, ces moments de rencontre entre un désir, des ressources - au sens de savoir-faire - et des

circonstances, même si elles sont défavorables. Nous posons alors le pas que nous n'aurions jamais osé poser à d'autres moments. Des circonstances défavorables vont peut-être générer de la tristesse ou de la colère. Mais si nous parvenons à dépasser ces émotions, nous pouvons y puiser l'énergie qui nous permettra de changer la donne. Je cite souvent cette phrase de l'écrivain britannique Aldous Huxley : « L'expérience, ce n'est pas ce qui nous arrive, mais ce que nous faisons avec ce qui nous arrive ».

Change-t-on de vie ou, plutôt change-t-on quelque chose - en l'occurrence le mode de travail - dans sa vie ?

Nous pouvons vivre des changements de lieux (un déménagement), des changements d'activité professionnelle, des changements de liens (je ne vais plus avoir les mêmes contacts avec les mêmes personnes) et des changements de rythme. Un ou deux changements, ce n'est pas bien grave. Mais quand on les additionne, là, on rentre dans quelque chose de neuf. Un peu comme si notre

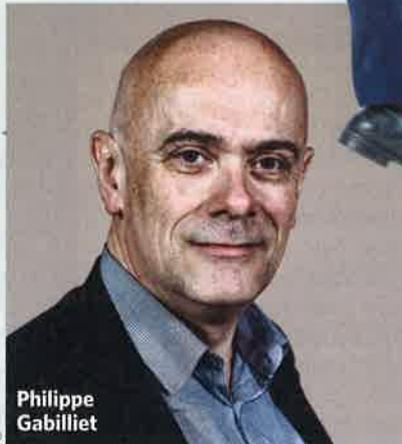


||| **Pour se lancer efficacement, il faut un bon projet et une certaine sérénité. Y compris financière.**

personne était reconfigurée. A ce moment-là, par exemple, notre opinion sur de nombreux sujets peut évoluer. **Développer des hobbies très éloignés de la sphère professionnelle (le cadre d'entreprise qui fait de la peinture abstraite ou ce genre de choses), n'est-ce pas une manière soft de gérer son envie de changer de vie?**

Le hobby peut être pris au sens premier de divertissement. Une activité artistique ou autre qui agit comme une soupape de sécurité et qui m'évitera de penser aux aspects désagréables de mon boulot. Mais chez certaines personnes, le hobby va au-delà. Il devient une sorte de sas de décompression avant de franchir le pas. Les *slashers* (personnes qui cumulent plusieurs jobs, Ndlr), c'est cela. La motivation première est généralement économique mais au fil du temps une activité principale peut perdre de son intérêt, voire de sa valeur économique, et devenir accessoire par rapport à d'autres. **Beaucoup de gens parlent de «changer de vie». Relativement peu le font réellement. Pourquoi?**

Effectivement, si quelque 2 millions de Français disent vouloir changer de vie, à peine un tiers d'entre eux franchiront le pas. Les raisons invoquées sont les besoins financiers, les obligations familiales, la peur de l'échec et l'absence de soutien de l'entourage. Attardons-nous sur ce dernier élément: la confrontation sociale a tendance à modérer nos passions. Les amis diront «Ne change pas de boulot», «Ne divorce pas» etc. Ce sont des gens qui nous aiment et



Philippe Gabilliet

qui veulent nous protéger. Ils se protègent eux-mêmes aussi car quand une personne change de vie, cela perturbe la zone de confort de tout son écosystème, de toutes les personnes qui gravitent autour d'elle. Cela étant, qu'on ne se trompe pas sur mon propos: il n'y a aucun impératif à changer de vie. On peut parfaitement vivre sa vie et s'éclater sans jamais chercher à en changer. Et de toute façon, on ne peut pas tout changer dans une vie. Mais le peu que nous parviendrons à changer, c'est cela qui fera la différence.

«Une vie n'a pas besoin de réussir ou d'échouer; elle peut se contenter d'être intéressante, intense ou tout simplement agréable, et ce d'autant plus que le plaisir est partagé avec d'autres», écrivez-vous. Le changement n'est donc pas indispensable pour une vie intéressante, intense et agréable?

Non. Se donner comme projet d'accumuler des moments de bonheur et, si possible, en tentant de leur donner un sens par un engagement social ou autre, ce n'est déjà pas mal. Le bonheur est par définition instable, transitoire. Il ne faut pas courir constamment derrière lui.

Le changement dépendra d'un déclic, d'un coup de foudre, de circonstances inattendues, qu'elles soient favorables ou défavorables. N'oublions pas non plus que le changement de vie implique nécessairement un apprentissage: une nouvelle langue, un nouveau métier, de nouvelles relations. Il faut avoir conscience de cette obligation d'apprendre. L'homme ou la femme qui rebondit face à la fatalité pose un acte de libre arbitre, un acte profondément humain par lequel il retrouve la liberté. Mais, la liberté, ça a presque toujours un prix. Il faut garder cela à l'esprit.

Les entreprises sont-elles suffisamment soucieuses de ces envies humaines de «changement de vie»? Proposent-elles assez de possibilités de bifurcation à leurs employés?

Il ne faut pas tout demander aux entreprises. Leur souci est d'optimiser les ressources humaines et les talents dont elles disposent. Mais qu'on ne leur demande pas de se préoccuper des changements de vie de leurs employés. Cela me fait penser à ces théories sur le bonheur au travail. Ce n'est pas la mission d'une entreprise. Elle doit veiller au bien-être, évidemment, mais pas au bonheur!



BÉNÉDICTE BOLLEÏN LICENCIÉE, ELLE RACHÈTE LA BOÎTE DE SON EX-PATRON!

En mars 2016, c'est « la douche froide »: Bénédicte Bolleïn est licenciée de Kiprint-Mouscron (photocopies, entretien et matériel), où elle officiait depuis huit ans. « Je me suis sentie fortement blessée par cette décision, raconte-t-elle. J'ai dû prêter neuf mois de préavis. Vraiment, cette période ne fut amusante pour personne. » Neuf mois, c'est une durée symbolique. En l'occurrence, celle de la gestation du projet professionnel de Bénédicte. A l'issue de son préavis, elle sait très bien ce qu'elle veut faire. Dès son premier jour d'inscription au chômage, elle se rend à l'UCPM pour se renseigner sur l'accompagnement des indépendants, le statut Tremplin, etc. « Je savais où j'allais: je voulais ouvrir une boutique d'informatique ou de copie, explique-t-elle. Je connaissais les fournisseurs puisque je m'occupais des commandes et des factures chez Kiprint. » Très vite, son projet arrive aux oreilles de son ancien patron, qui possède les Kiprint de Mouscron, Tournai et Bruxelles. Une procédure

de cession du magasin de Tournai se met en route, avec le concours de la Sowaccess (organisme wallon dédié à la transmission d'entreprises). Cela prendra quelque temps, notamment pour trouver les financements, mais depuis le 7 février de cette année – soit quasiment deux ans après son licenciement – Bénédicte Bolleïn est officiellement seule maîtresse à bord. « Ça démarre sur les chapeaux de roue », se réjouit-elle. Elle assure même le service pour les clients bruxellois depuis son établissement tournaisien, avec le concours de son précieux technicien Cyril, dont l'emploi a été préservé grâce à elle. Pendant les quelques mois de négociation pour la reprise, Bénédicte Bolleïn – qui décidément anticipe bien les choses – a suivi des formations en commerce et en gestion, dispensées par le Forem. « Heureusement que j'ai eu ces remises à niveau », glisse-t-elle. Cerise sur le gâteau: ces formations ouvraient la porte à deux mois de stage en entreprise, effectués évidemment chez Kiprint, juste avant la reprise. ©

ALAIN HUART

« LA RESTRUCTURATION, JE L'AI PRISE COMME UNE OCCASION DE FAIRE AUTRE CHOSE »

Quand vous avez 35 ans de carrière, que vous avez parcouru 1,5 million de kilomètres pour aller travailler chaque jour et qu'on vous dit qu'on n'a plus besoin de vous, simplement parce que vous avez plus de 55 ans, c'est difficile à encaisser. Alain Huart, ingénieur en informatique, a heureusement vite dépassé le stade de la rancœur. Axa offrait un généreux plan de départ (avec le concours fiscal de l'Etat...), qui lui permet aujourd'hui, à 58 ans, de rebondir comme consultant en informatique. « Je ne suis pas un as du bricolage ou du jardinage, je n'allais pas me contenter de passer mes journées à la maison, dit-il. Ce que j'aime et ce que je sais faire, c'est l'informatique. » Pas de réorientation sectorielle donc, mais un changement d'échelle et de rythme. Au lieu des grands projets informatiques du groupe Axa, ce sera des interventions ponctuelles dans des PME du Tournais (ne lui parlez plus de navettes !). Dès la restructuration

annoncée, Alain Huart a préparé le terrain en devenant indépendant complémentaire pendant ses derniers mois chez Axa. Administrativement, tout était donc en ordre lors du basculement en ce début avril. « Je vise les missions de quelques

jours, si possible chez des gens que j'apprécie, explique-t-il. Les petites entreprises se plaignent souvent des services informatiques, je peux les aider dans des mises à jour, une optimisation de leurs machines ou la sauvegarde sécurisée de leurs données. » S'installer à son compte, il y avait déjà pensé il y a une vingtaine d'années, en pleine bulle informatique. « Je n'ai pas sauté le pas et je pense que j'ai eu raison, dit-il. Ici, c'est différent: on ne m'a pas demandé mon avis. J'ai décidé de prendre cela comme une occasion de faire autre chose. » Il apprécie déjà le fait de n'avoir de compte à rendre à personne si ce n'est au client. « Mon truc, c'est de voir les gens, conclut Alain Huart. Voir la satisfaction dans leurs yeux après une intervention, ça c'est chouette. Dans un grand groupe, plus impersonnel, vous n'avez pas cette reconnaissance directe. »



PG

DOMINIQUE BAUDOUX

« LE PLAN DE DÉPART, C'EST UN APPEL À DÉPLOYER SES PROPRES AILES »

A la sortie de l'hecs, Dominique Baudoux est directement entrée chez ING (BBL à l'époque). Pendant 30 ans, elle a contribué à la réalisation de vidéos pour la banque. Et puis est arrivé ce plan de départ pour les plus de 55 ans, qui permet de quitter l'entreprise en conservant 70% de son salaire net jusqu'à l'âge de la pension. « Une grande société, c'est une cage un peu dorée. Ce plan résonnait comme un appel à déployer mes propres ailes et à découvrir de nouveaux horizons, explique-t-elle. Mais cela fait un peu peur. » Dominique a pris le temps de la réflexion. Le temps de comprendre qu'elle commençait à tourner en rond dans son ancien job, qu'elle avait envie de renouer avec la réalisation au lieu de consacrer l'essentiel de son temps à chercher des partenariats. Mais créer sa propre boîte à 56 ans pour pouvoir mieux



PG

exercer sa créativité, n'est-ce pas un peu fou ? « Je ne voulais pas rester inactive, c'était maintenant ou jamais », répond-elle. Ses enfants et son entourage appuient dans le même sens et ainsi naquit la société de production de vidéos A Little Story. Son premier client fut un spécialiste du thé, « une expérience très passionnante, j'ai appris plein de choses ». Après, des communes, un responsable du « bon-heur au travail » et même un funérarium ont suivi. « Je suis très enthousiaste même si je ne dors pas bien toutes les nuits, déclare Dominique Baudoux. Je crois qu'il y a des gens qui cherchent autre chose que les grosses productions, qui veulent des vidéos avec un peu de message dedans. » Elle songe aussi bien aux start-up qu'au secteur social ou humanitaire. Un peu le contrepied du secteur financier dans lequel elle a travaillé durant 30 ans. « S'il y a un plan de départ correct et qu'on ne se sent plus complètement épanoui dans son job, c'est vraiment une expérience que je conseille à chacun », conclut Dominique Baudoux. ☉

MICHEL THIRIFAYS

IL INVESTIT SA PRIME DE LICENCIEMENT DANS UN « FOOD TRUCK »!

Sincèrement, je sentais que ça n'allait pas durer. Je me préparais mentalement à passer à autre chose. » Michel Thirifays avait 11 ans de boutique quand le groupe Caterpillar a annoncé qu'il quittait Gosselies. Il y était entré comme soudeur et avait ensuite bifurqué vers les machines-outils à commande numérique. A 53 ans, allait-il faire le tour des petites annonces et des contrats intérimaires ? « C'était l'occasion d'essayer de faire ce dont j'avais toujours eu envie sans oser franchir le pas », répond-il. A savoir se lancer dans la petite restauration.

Michel Thirifays a songé à ouvrir une friterie mais il a finalement opté pour le *food truck*. Il se baladera en semaine dans les zones d'activité économique de Châtelet et alentours, et le week-end dans des festivités diverses. Concrétiser cette belle idée, cela nécessite d'abord d'acheter un véhicule et du matériel professionnel. « J'ai aménagé moi-même la remorque, installé le gaz et placé les étagères, précise le néo-entrepreneur. C'est un sacré boulot mais cela réduit considérablement la facture. » L'investissement s'élève quand même à plus de 25.000 euros. Une somme que

Michel Thirifays a financée grâce à sa prime de licenciement de Caterpillar. « Des anciens collègues se sont payés une voiture ou de belles vacances, moi, j'ai dépensé utile », résume notre interlocuteur. Rien que pour cela, tous ceux qui défendent l'entrepreneuriat en Wallonie devraient un jour aller manger « une frite » chez cet ancien soudeur ! Le *food truck* devrait être opérationnel en mai. Les hamburgers y seront « artisanaux », promet Michel Thirifays, qui achètera sa viande de bœuf chez un boucher indépendant du coin. ☉ ➔

FREDDY TACHENY

« J'ENCOURAGE LES MANAGERS CRÉATIFS À PRENDRE LEURS RESPONSABILITÉS »

J'ai refusé des propositions très flatteuses venant de grands groupes pour mener la vie d'indépendant. » Quand il a été poussé vers la sortie de RTL-Belgique, dont il était le directeur général, en 2011, Freddy Tacheny a pris le temps de réfléchir à son avenir. « On ne quitte pas sans émotion un groupe dans lequel on a travaillé 25 ans, confie-t-il. Il faut faire le deuil d'une aventure, de collègues, d'une manière de vivre. » Il a décidé de transformer ce coup du sort en « une opportunité ». Il serait indépendant pour ne « plus être confronté à des situations d'intrigues de

politique intérieure » et mettrait en avant sa passion pour les sports, pour tous les sports. Freddy Tacheny a fondé Zelos, une société de management sportif qui emploie aujourd'hui une quinzaine de personnes, et il a repris le club de basket d'Antibes, ainsi que le circuit moto de Mettet. « Je suis un indépendant heureux, je ne regrette pas une seconde d'avoir emprunté cette voie, assure-t-il. Mais je ne regrette pas non plus les 25 ans passés chez RTL. » La difficulté, au

début, sera de se retrouver seul à bord sans l'appui - « la protection », dit-il - des services juridiques, financiers, administratifs et autres que l'on retrouve dans un grand groupe. « Il faut acquérir d'autres réflexes, d'autres manières de fonctionner », poursuit-il. D'un tempérament fédérateur, Freddy Tacheny a progressivement construit sa petite équipe autour de lui. « J'encourage vraiment les managers créatifs à prendre leurs responsabilités, conclut-il. Et à ne pas le faire trop tard. Il faut profiter de ce petit grain de folie des 50 ans. Le monde est rempli de belles aventures à créer. » ©



BELGA IMAGE

GILLES GILLET

MÊME UN DIRECTEUR GÉNÉRAL PEUT TRÉBUCHER

Se remettre en question après 35 ans de salariat, ce n'est pas évident. » Gilles Gillet l'admet : quand des « circonstances de marché » les ont conduits, lui et la CBC Banque, à cesser leur collaboration - il avait alors 59 ans - il s'est retrouvé un peu désemparé. Il fut alors accompagné par un bureau d'outplacement en compagnie d'autres directeurs d'entreprise sur le carreau (lui-même était l'un des neuf directeurs généraux de la banque). « Ce fut une chouette expérience de partage, confie-t-il. Pour la première fois, j'avais l'occasion de bien identifier mes compétences. Ce que je faisais bien et moins bien. Et



aussi ce que j'ai envie de faire. » Chez CBC, Gilles Gillet avait notamment développé le marché des professions libérales et des PME. « Je connaissais l'ADN de ces entrepreneurs, poursuit-il.

C'est vers eux que je devais me tourner. J'ai donc créé une société de consultance financière. » Dans cette aventure, il a été soutenu par l'UCM et... la CBC. Une preuve, s'il en fallait, que la séparation professionnelle s'était conclue sans rancœur, ce qui favorise les rebonds. Aujourd'hui, il fait profiter de son expérience des jeunes entrepreneurs qui ont « le nez dans le guidon » et « ont besoin d'un regard neuf sur leur business ». « C'est une manière très valorisante de faire la connexion avec les plus jeunes générations, déclare Gilles Gillet. Ces jeunes apprécient vraiment cette transmission de connaissance. » Et de son côté, il bénit son « incroyable liberté retrouvée ». « Je suis devenu une sorte d'ambassadeur auprès des 50+, conclut-il en souriant. Je démystifie la problématique des indépendants et de leurs problèmes administratifs. Je conseille à tout le monde de faire cet exercice de bilan personnel. A 50 ans, on a encore de belles années devant soi, faisons donc tout pour qu'elles soient épanouissantes. » ©